

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Zuzana
Kirchnerová

Scénario : Zuzana
Kirchnerová, Tomáš
Bojar

Image : Simona
Weisslechner

Son : Klára Javoříková

Montage : Adam
Brothánek

Production : Dagmar
Sedláčková, Jakub
Viktorín

Avec

Aňa Geislerová, David
Vostrčil, Juliana Olhová

SEMAINE DU 29 AVRIL AU 05 MAI

L'Enfant béliér

Marta Bergman

Sara et Adam sont arrivés illégalement en Belgique avec leur petite fille de 2 ans, espérant rejoindre l'Angleterre. Entassés à l'arrière d'un véhicule, la peur semble prendre le pas sur l'espoir. Redouane est policier depuis 20 ans. Avec son équipe, toutes les nuits, il fait la chasse aux passeurs. Ce soir-là, alors que la voiture de police essaie d'arrêter la camionnette soupçonnée de transporter des migrants, tout bascule...

Une fille en or

Jean-Luc Gaget

Un jour, Clémence prend conscience que personne ne l'a jamais admirée. bercée par les illusions d'une enfance chaotique, elle croise un certain Paul, petit patron autoritaire que rien ni personne n'impressionne. Elle se dit alors qu'il est temps pour elle de se poser la seule question qui vaille : « Et si je valais plus que je ne le crois ? »

TANDEM cinéma



Caravane

Zuzana Kirchnerová

2026, République Tchèque, Slovaquie, 1h43



Un coup de cœur ?
Partagez votre expérience



billetterie@tandem.email
09 71 00 56 78
www.tandem-arrasdouai.eu



09 71 00 56 78 | tandem-arrasdouai.eu



2025

2026

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

En 2009, vous avez reçu le tout premier prix de la Ciné fondation pour votre court-métrage *Bába*. Que s'est-il passé entre ce film et *Caravane* ?

Après l'obtention de ce prix à Cannes, je pensais pouvoir enfin me lancer dans la réalisation de longs métrages. Mais en 2010, je suis devenue mère d'un enfant qui s'appelle David, comme dans le film, et qui est aussi handicapé. Cela m'a occupée pendant de longues années. J'ai passé beaucoup de temps dans les hôpitaux, dans des institutions. Quand David a eu deux ans, j'ai pu faire un peu de documentaire pour la télévision. C'était un grand bonheur de pouvoir me remettre à filmer et travailler avec des amis. Ensuite, mon deuxième fils est né en 2014. Ce n'est qu'en 2017 que j'ai commencé à envisager le projet de *Caravane*. En 2018, nous avons été sélectionnés au Torino Film Lab, où j'ai pu commencer à travailler avec Nadja Dumouchel, qui a été d'une aide précieuse. À ce moment-là, mes enfants étaient plus grands, j'avais davantage de temps, et pourtant les véritables obstacles ont commencé. En République tchèque, le fonds national n'aimait pas le scénario et surtout, n'aimait pas l'idée qu'un film tchèque soit tourné en Italie. Finalement, l'aventure de *Caravane* a duré trois ans. On a été tellement bloqués que je me suis dit à un moment que j'allais émigrer en Slovaquie, puisque là-bas, au moins, ils aimaient le scénario ! Aujourd'hui, j'en ris, mais j'ai vraiment été désespérée de ne pouvoir y parvenir. Pendant toutes ces années, ce projet a vécu en moi, même quand il semblait impossible. Il a grandi lentement, au rythme de ma vie de mère. *Caravane* est devenu le film que je pouvais faire – et non pas celui qu'on attendait de moi.

Pourquoi avoir choisi l'Italie comme décor et quelle importance avez-vous accordée aux lieux ?

A vrai dire, je n'ai jamais envisagé de tourner en République tchèque, même si on a essayé de me convaincre. Depuis le début, j'avais imaginé cette histoire comme un voyage sur les routes d'Italie, du nord au sud. D'abord parce que j'adore le paysage italien : il est unique, cinématographiquement, par la lumière, par les couleurs. La mer permet une approche du monde que je n'aurais jamais pu obtenir à la campagne. Mais il y avait aussi autre chose : pour moi, le film est avant tout un road-movie intérieur. Le voyage reflète le chemin intime des personnages et notamment d'Ester. Or, dans mon expérience personnelle, ce genre de transformation n'arrive pas quand on reste dans son propre pays. C'est seulement quand on est loin de chez soi, sans repères, sans famille, hors de la routine quotidienne, qu'on peut vraiment changer. Je savais donc dès le départ que le film devait commencer au nord, en Émilie-Romagne. Je voulais des abords d'autoroutes, des grandes plages privées, très ordonnées, presque froides. Puis, au fur et à mesure du voyage, on s'enfonce vers le sud, jusqu'à la Calabre que j'adore car tout y devient plus libre, plus organique. Cette région incarne pour moi un pays sans normes, sans ordre, où tout peut exister. D'ailleurs, les habitants venaient nous voir, nous aider, sans qu'on leur demande. Ils apportaient du pain, du café, parfois juste un sourire. Pour moi, ce trajet, du nord vers le sud, c'est le grand mouvement de libération que cherche à exprimer le film. Ester s'allège à mesure qu'elle s'éloigne des normes. Même accéder à une plage devient une métaphore de la liberté : aujourd'hui, c'est devenu compliqué. Il y a des barrières partout, des règlements, des interdictions.

Je voulais que mon personnage s'en affranchisse et fasse l'expérience de cette liberté nouvelle, qu'elle se défasse peu à peu de ses habitudes, de son contrôle, de sa vie quotidienne. D'ailleurs, je ne voulais pas être trop sévère avec l'amie d'enfance qu'elle quitte au début. C'est une grande bourgeoise, sincère, mais enfermée dans un monde qu'elle ne peut dépasser et qui l'empêche de comprendre ce que vit Ester. C'est un film qui est né intuitivement, à partir de mes convictions profondes.

Ce n'est en aucun cas un manifeste ! Mais oui, il y a cette idée d'un monde où les lois, les barrières, les hiérarchies deviennent étouffantes. Et d'un autre, plus sauvage, plus vital, qui redonne la possibilité de respirer.

Comment avez-vous pensé le rythme, le montage et la musique du film ?

La question du rythme est sans doute ce qui me prend le plus de temps. J'aime que le film respire, que chaque plan ait sa durée propre pour qu'il puisse se prolonger après la projection. Quand on vit avec un enfant handicapé, on apprend cette autre vitesse, plus lente, plus patiente car tout prend plus de temps : marcher, manger, parler. Et pourtant, dans cette lenteur, il y a de la beauté. Le montage, pour moi, doit garder ce tempo. Je monte donc seule les premières versions, parce que j'ai besoin de retrouver ce rythme intérieur, afin que les transitions se sentent, que les plans respirent. J'ai aussi opté pour une musique très discrète afin de privilégier les sons réels – le vent, les pas, la mer. Certains spectateurs m'ont dit qu'ils avaient eu envie de fermer les yeux par moments, juste pour écouter. Je trouve ça très beau.